

TRADUIRE

OUR BODIES OURSELVES

Les aventures mondiales d'un manuel de santé féministe

Par Linda Gordon

Traduit par Valentine Dervaux

Article original : « [Translating Our Bodies Ourselves](#) » sur le site de The Nation

Un collectif de dix féministes françaises travaille en ce moment à une actualisation du manuel fondateur *Notre corps, nous-mêmes*. L'occasion de revenir sur l'évolution de ce texte, écrit en 1970 à Boston par des femmes pour les femmes, qui proposait de se réapproprier les outils nécessaires pour prendre en main sa santé, sa sexualité, le contrôle de sa fertilité. Les traductions de ce manuel féministe par des militantes du monde entier ont depuis enrichi ses questionnements et ont déplacé certaines de ses réflexions pour l'adapter à des contextes locaux et penser en même temps des identités de genre, de race ou de classe très diverses.

L'auteure de cet article, Linda Gordon, rédige une introduction à ce texte de 2008. Elle sera intégrée prochainement à cette traduction.

Les mouvements sociaux progressistes de la deuxième moitié du siècle dernier ont produit des millions de pages imprimées, depuis celles des manifestes à celles des romans, en passant par celles des articles de presse, mais aucune n'a eu autant d'influence que celles de *Our Bodies, Ourselves*. Ce manuel féministe sur la santé des femmes est l'écrit issu de la gauche américaine qui reste le plus précieux pour le monde entier. Cette affirmation se veut provocante, bien sûr, mais n'en est pas moins vraie. La publication d'un excellent livre au sujet de ce manuel, *The Making of Our Bodies, Ourselves: How Feminism Travels Across Borders*, par Kathy Davis (paru en 2007), est une bonne occasion d'étudier son impact.

Our Bodies, Ourselves a d'abord fait entendre la voix d'un mouvement pour la santé des femmes qui a transformé, aux États-Unis, la médecine et la culture populaire sur la santé et la sexualité. Dans les années 1960, les médecins s'adressaient généralement à leurs patientes comme si elles n'étaient pas capables de comprendre les diagnostics et refusaient parfois de leur communiquer des informations à propos des maladies qui les touchaient ; les femmes non mariées ne pou-

vaient avoir accès légalement à une contraception ; celles qui voulaient se faire stériliser devaient justifier d'une situation répondant à une formule mathématique arbitraire (nombre d'enfants \times âge de la patiente > 120), tandis que les femmes pauvres et issues de minorités étaient parfois stérilisées à leur insu, sans même parler de leur consentement ; les femmes étaient systématiquement exclues des essais cliniques sur les médicaments importants ; elles ne parlaient du cancer du sein que dans des murmures honteux. L'hypocrisie nationale laissait croire que le sexe n'était acceptable que dans le cadre du mariage ; la plupart des gays et des lesbiennes devaient taire leur homosexualité quand ils sollicitaient des soins médicaux ; les Américain-es pensaient habituellement que le lait entier, la viande rouge et le fromage étaient indispensables pour un régime équilibré.

À partir de ce panorama général, on comprend bien que les réussites du mouvement américain pour la santé des femmes sont impressionnantes : interdiction des stérilisations forcées, débats publics sur le cancer du sein, contrôle des naissances par les femmes, exigence d'honnêteté de la part des

médecins vis-à-vis de leurs patientes, augmentation radicale du nombre de praticiennes et de centres de santé pour les femmes, développement des manuels sexuels pour discuter du plaisir des femmes comme de celui des hommes, et respect de la liberté de choix en matière de procréation – ce qui est difficile au vu des attaques incessantes contre ce droit. Mais bien peu comprennent que ces victoires ont été remportées de haute lutte par un mouvement social.

La première édition de ce livre, imprimée en 1970 sur du papier journal et vendue à 75 cents, s'est écoulée à 250 000 exemplaires, sans distributeur commercial. Le propos radical de l'ouvrage aurait été inaudible en dehors d'un contexte plus général marqué par le mouvement des droits civiques/la Nouvelle Gauche/le féminisme. Il incluait une critique de gauche de la médecine intégrée à l'économie capitaliste ; des croquis détaillés des organes génitaux, faisant figurer les poils pubiens et différents hymens, témoignant de la diversité du corps des femmes ; une discussion de la sexualité présentant l'hétérosexualité, le lesbianisme, la masturbation et l'abstinence comme tout aussi sains ; une partie sur l'avortement expliquant aux lectrices où elles peuvent se rendre, illégalement au Massachusetts ou légalement ailleurs, et estimant les coûts de ces différentes options – ce n'était pas un pamphlet politique de gauche habituel.

Ce que l'on sait encore moins, c'est que pendant plus de trente ans *Our Bodies, Ourselves* a encouragé et stimulé des militantes à travers l'Afrique, l'Asie, l'Amérique latine et l'Europe. Ces mouvements de femmes – anti-guerre, anti-fondamentalisme, anti-néolibéralisme, pour les droits humains – sont souvent les forces les plus progressistes sur le terrain. Dans le monde entier, le livre s'est vendu à plus de quatre millions d'exemplaires (ses différentes versions, certaines non autorisées, et ses multiples canaux de distribution empêchent de connaître le nombre exact de ventes), dans plus de vingt langues depuis le suédois jusqu'au coréen, en passant par l'albanais, sans compter le braille, les versions audio, et plusieurs autres traductions en cours. Les bénéficiaires, associés à ceux de nombreuses collectes de fonds, soutiennent l'éducation, la promotion et de nouvelles traductions. (L'éditrice de l'hebdomadaire américain *The Nation*, Katrina van den Heuvel, a contribué à soutenir la traduction russe.) En d'autres termes, le livre a couru un véritable marathon. Sa portée à l'échelle mondiale ne s'explique pas principalement par son contenu mais, comme le montre l'universitaire féministe Kathy Davis, par sa méthodologie radicale : une politique démocratique du savoir et de l'expérience.

Le Collectif de Boston pour la santé des femmes, à l'origine du premier *Our Bodies, Ourselves* (intitulé *Women and Their Bodies*), a émergé de la « conscientisation¹ », outil d'organisation puissant inventé par le mouvement de libération des femmes. Les groupes de conscientisation, quand ils travaillaient bien, n'avaient pas l'intention de faire de la thérapie ou du soutien (même si le soutien en est un corollaire important), mais examinaient comment le genre et la subordination des femmes étaient reproduites et maintenues. Ces petits groupes ont créé des espaces de liberté dans lesquels les femmes ont gagné en confiance pour défier les diktats concer-

nant la « nature de la femme » imposés par les chefs religieux, les législateurs et les médecins. Le travail de conscientisation s'appuyait sur l'idée selon laquelle les femmes pouvaient même remettre en cause leurs propres présupposés, en explorant des explications alternatives : par exemple, comprendre pourquoi les femmes font le ménage et s'occupent des enfants, et pourquoi les hommes se contentent si souvent de simplement « aider ». Grâce à l'analyse des expériences partagées, les groupes de conscientisation ont développé des interprétations contestataires de la « nature » des hommes et des femmes, ce qu'on appelle aujourd'hui le « genre ». *Our Bodies, Ourselves* s'inscrit dans cette démarche en se concentrant sur la santé.

Si *Our Bodies, Ourselves* était resté attaché à ses premières auteures, l'homogénéité du groupe de conscientisation de Boston – en termes de classe, de race et de nationalité – en aurait limité l'attrait. L'intérêt du groupe pour les expériences concrètes des femmes l'a amené à rassembler de nombreux témoignages personnels, diversifiant considérablement les sources de l'ouvrage. Quand les militantes d'autres pays ont découvert le livre, elles ont réclamé des versions dans leur propre langue. Comme Davis le relate dans son histoire de l'expansion mondiale de l'ouvrage, les auteures d'origine ont vite compris que le livre était imprégné de leur point de vue de femmes américaines blanches, issues de la classe moyenne et cultivées. En réalité, le culot initial du groupe dans sa volonté de défier l'autorité médicale était en partie le produit des privilèges de ces femmes. À mesure que la dimension mondiale de l'ouvrage s'est affirmée et affinée, le groupe de Boston est arrivé à une nouvelle compréhension de ce que « traduire » implique : les mots, les phrases, les images et les anecdotes ont des significations différentes dans des contextes différents. Ce qui était contestataire et radical pour les auteures de Boston, défier la médecine dominante par exemple, n'avait pas de sens pour les femmes qui souffraient d'un manque d'accès aux soins médicaux.

Les auteures ont réalisé qu'il ne suffisait pas d'embaucher un traducteur ou une traductrice, ou d'autoriser des maisons d'édition d'autres pays à le faire. Les versions non anglophones de *Our Bodies, Ourselves* étaient des adaptations, et ne pouvaient émerger qu'à partir de discussions au long cours. Les auteures ont travaillé étroitement avec les « traductrices », s'interrogeant sur la manière de présenter les éléments polémiques, fournissant de l'aide par le biais d'arrangements éditoriaux, de partage d'informations, de ressources graphiques, de collectes de fonds et de mise en liens avec des militantes du monde entier.

N'imaginons pas que, dans ces discussions à l'échelle mondiale, les féministes états-uniennes étaient nécessairement plus « avancées ». Dans certaines cultures – et pas uniquement européennes –, les femmes étaient habituées à parler de sexe plus ouvertement que les Américaines. (Les blagues paillardes entre femmes sont courantes dans beaucoup de cultures conservatrices musulmanes, par exemple.) Les Allemandes trouvaient le livre trop focalisé sur la maternité ; plusieurs groupes de femmes du Sud pensaient que les Américaines n'avaient pas compris l'économie mondiale de la santé.

Kathy Davis a étudié de près comment, en 2000, un groupe de militantes pour la santé, venant de toute l'Amérique latine, a créé la traduction *Nuestros Cuerpos, Nuestras Vidas*. Mobiliser de nouveaux récits d'expériences et illustrations reflétant les vies des Latinas a simplement été un point de départ. Les « traductrices » ont souhaité employer un langage plus poétique, pas uniquement pour des raisons littéraires, mais pour respecter les traditions orales de beaucoup de femmes, susceptibles d'entendre le livre mais pas de le lire. L'une des images les plus « *sex-radical* » du livre – une femme seule sur un lit regarde son vagin et son col de l'utérus dans un miroir – n'aurait pas eu de sens pour ces dernières, et suppose que le livre soit lu par une seule personne, en privé. Or les Latinas voulaient atteindre les femmes qui ne pourraient jamais acheter le livre et n'auraient jamais une chambre à elles ; elles ont donc orienté leur livre pour des réunions pédagogiques en groupes. De plus, elles désapprouvaient l'insistance sur l'auto-assistance (*self-help*) de *Our Bodies, Ourselves*, qu'elles associaient aux solutions individualistes, privées, mises en avant par les Américaines. Elles ont donc banni les termes *auto ayuda* (auto-assistance), auxquels elles ont préféré *ayuda mutual* (soutien mutuel).

Le livre américain s'ouvrait sur une discussion de l'image du corps et la quête ardente d'un corps parfait et sexualisé – pressions dont les Latinas attribuaient la responsabilité à la culture commercialisée, riche et individualiste. Or la détresse liée à l'image du corps n'était pas une préoccupation centrale en Amérique latine. Ainsi, leur premier chapitre, intitulé « *Perspectiva Internacional* » (Perspective internationale), traitait des problématiques que les Américaines avaient placées à la fin du livre : les problèmes des femmes pauvres privées de ressources et pourtant responsables de l'entretien de leur famille, les problèmes causés par le néocolonialisme et le pouvoir des multinationales. Un graphique rendait compte des niveaux d'instruction, de l'usage de la contraception, de la mortalité maternelle (8 pour 100 000 aux États-Unis, 650 pour 100 000 en Bolivie) et d'autres indicateurs sociaux, à travers les Amériques. Cependant, la première phrase de ce chapitre est : « *Como feministas, sentimos un vínculo entrañable con todas las mujeres* » (En tant que féministes, nous ressentons un lien étroit avec toutes les femmes) – une affirmation forte des intérêts communs aux femmes.

Elles ont aussi ajouté du matériel nouveau. Avant la critique de la médecine scientifique moderne, elles ont évoqué les pratiques de soin traditionnelles, les distinguant d'une « approche *anglo-new age* ». Elles ont utilisé par exemple les *retablos*² religieux mexicains pour honorer les guérisseuses du passé et les aïeules des « traductrices ». Elles ont traité du militantisme des femmes sur des problématiques autres que la santé, comme celui du Madres de Plaza de Mayo³ en Argentine. Le livre américain ne mentionnait la religion que dans sa critique de l'activisme anti-avortement ; les Latinas ont présenté une discussion plus complète et complexe du catholicisme. Elles pensaient que ses valeurs (au premier rang desquelles le respect du caractère sacré de la vie) pouvaient être transformées de sorte à ne plus servir à imposer aux femmes la maternité et à entretenir leur subordination,

pour devenir un impératif, protecteur des vies des enfants déjà nés, des femmes, des communautés.

Our Bodies, Ourselves n'est plus un best-seller et de nombreuses jeunes Américaines n'en ont jamais entendu parler. Beaucoup pensent qu'elles n'en ont pas besoin, une large part des informations qu'il contient étant désormais bien connue. Mais aujourd'hui les messages de santé viennent bien souvent des entreprises qui vendent ces biens et services comme des marchandises, et peuvent diffuser au passage des allégations trompeuses. Bien qu'il doive faire face à des défis différents, un mouvement de santé contestataire n'est pas moins indispensable aujourd'hui qu'en 1970.

Parallèlement, le terrain s'est déplacé, et beaucoup des meneuses du mouvement pour la santé des femmes – et du militantisme des femmes progressistes en général – viennent de pays du Sud dans lesquels *Our Bodies, Ourselves* est devenu partie intégrante d'un mouvement transnational pour la santé des femmes. Actives dans les mouvements anticoloniaux du milieu du xx^e siècle, les femmes ont vite vu que les indépendances nationales ne garantissaient absolument pas la démocratie ou l'intérêt général, et encore moins leur propre émancipation. Des groupes militant pour la santé des femmes ont émergé autour de la nécessité de résister à des développements locaux défavorables : illustrant de façon frappante la diversité des conditions locales, des Indiennes se sont opposées à une politique coercitive de contrôle des populations, tandis que des Philippines se sont battues contre la répression de l'avortement et de la contraception. En 1977, la Conférence internationale Femmes et Santé a lancé un mouvement international pour la santé des femmes. Dix réunions internationales Femmes et Santé se sont ainsi tenues à intervalles réguliers, essentiellement dans des pays du Sud. Lors de celles-ci, de même que lors des réunions des ONG accompagnant les rencontres parrainées par l'ONU à Nairobi (1985), au Caire (1994) et à Pékin (1995), les militantes ont partagé leurs problèmes, créé des connections à l'échelle mondiale denses et étendu le mouvement. Des antennes régionales s'ajoutent aux groupes nationaux dans la plupart des pays du monde.

Pendant trop longtemps, beaucoup des grandes fondations et organisations humanitaires – et de nombreuses féministes du Nord – ont affirmé que le contrôle de la reproduction était la priorité majeure en matière de santé pour les pays pauvres. Le mouvement international pour la santé des femmes s'attache à les sensibiliser à d'autres enjeux, en travaillant non seulement sur les besoins du plus grand nombre, mais également sur une analyse structurelle globale des problèmes que les femmes affrontent. À travers l'Afrique et dans certaines parties d'Asie, l'accès à l'eau potable est la première priorité, ce qui passe par la résistance à la privatisation galopante de l'eau. Les femmes se battent contre la pollution, la destruction environnementale et l'exposition aux produits toxiques dans l'industrie et l'agriculture. Les institutions ont fini par apprendre, grâce à ces mouvements pour la santé des femmes, que la violence contre les femmes et la pauvreté des femmes sont des facteurs majeurs de propagation du VIH.

Appel à participation

Malheureusement, ce militantisme est largement défensif, confronté de plein fouet au fondamentalisme et aux programmes d'« ajustement structurel » du FMI et de la Banque mondiale qui justifient des coupes dans les dépenses sociales, d'éducation et de santé. Les indicateurs de santé se dégradent dans beaucoup de pays du Sud et dans les anciens pays communistes. Les femmes font face aux tentatives des compagnies pharmaceutiques de bloquer les médicaments génériques, à la privatisation et aux « frais d'usage » de la santé et de l'éducation, à l'arrêt par les États-Unis de l'aide internationale en faveur des programmes en matière de santé sexuelle et reproductive, aux hauts niveaux de violence contre les femmes et aux tentatives d'imposer des lois familiales religieuses réactionnaires.

Toutefois, la santé mondiale bénéficie du travail militant du mouvement international pour la santé des femmes. Depuis le milieu des années 1990, ce mouvement est à l'origine des pressions exercées sur la Banque mondiale pour qu'elle fasse un peu marche arrière et exhorte les gouvernements à fournir au moins des services de santé et des traitements élémentaires contre les maladies infectieuses. Le nouveau [People's Health Movement](#) a placé les problématiques de santé des femmes en première ligne de ses campagnes. Mais face à l'ampleur du problème – pour prendre un seul exemple, une femme sur 7 300 dans les pays riches meurt durant la grossesse ou l'accouchement, en Afrique, une sur 26 –, les progrès ont été limités.

Comme le dit le slogan, « *Women deliver*⁴ ». En d'autres termes, quand les femmes contrôlent les ressources, le gain social est plus important que quand ce sont les hommes. Améliorer la santé pour les pauvres est une stratégie comme une autre pour faire changer les choses car, aujourd'hui, militer pour la santé nécessite de défier les forces les plus destructrices et puissantes du monde. Les problématiques liées au corps sont politiquement fondamentales. Si *Our Bodies, Our Selves* a contribué ne serait-ce qu'un peu à animer les femmes à travers le monde, les féministes peuvent se sentir fières.

Linda Gordon

Soutenir le projet d'actualisation et de republication de *Notre corps, nous-mêmes* en France sur [Helloasso](#).

Nous faisons partie d'un collectif de dix femmes et nous sommes chargées du chapitre sur les violences faites aux femmes.

Pour sa rédaction, comme pour le reste du livre, nous partons en priorité de témoignages.

C'est pour cela que nous lançons un appel à participation.

Nous recherchons des femmes⁵ pour participer à des discussions collectives sur les violences et l'autodéfense. Il s'agit d'ateliers d'environ 1 h 30 pour 5 à 6 personnes.

Ils auront lieu le 12 janvier à Paris, à 12 h et à 17 h. (L'adresse vous sera communiquée ultérieurement).

Les thèmes pour ces ateliers sont :

- 12 h
Se mettre en colère dans une société sexiste
- 17 h
Les violences sexistes dans la société (dans la rue, au travail, avec les amis, sur Internet...) et les réponses possibles

Des thèmes vastes, certes, mais sur lesquels nous avons vraiment besoin d'échanger.

Si vous êtes intéressé·e, il suffit de nous écrire à : hermann@horsdatteinte.org en précisant, s'il y en a un, le thème qui vous intéresse et si possible votre âge (ou tranche d'âge), identité de genre, origine, orientation sexuelle. Nous demandons cela car il nous faudrait composer des groupes de discussion qui ne soient pas trop homogènes. Ces éléments ne sont bien sûr pas obligatoires lors de votre mail.

Dernière chose : nous ne sommes malheureusement pas sûres de pouvoir répondre positivement à tout le monde. Si vous êtes trop nombreux/ses nous prévoyons d'autres sessions. Et si la date proposée ne vous convient mais que vous avez quand même très très envie de participer, indiquez-le nous dans le mail.

À bientôt on l'espère pour cette grande aventure !

Mathilde Blézat et Marie Hermann Pour *Notre corps, nous-mêmes*.

NOTES

1. Nous proposons cette traduction des termes « *consciousness raising* », ou « CR » [NdT].

2. Au Mexique, les *retablos* sont des peintures réalisées par des croyant-es pour remercier un-e ou plusieurs saint-es.

3. Les Mères de la place de Mai est une association créée à la fin des années 1970 par des mères argentines dont les enfants ont été assassiné-es par la dictature militaire [NdT].

4. En anglais « *deliver* » signifie à la fois « accoucher » et « délivrer », au sens d'« accomplir » [NdT].

5. Nous utilisons ici le mot « femme » en tant que construit social, c'est-à-dire incluant toute personne ayant ou ayant eu un vécu social de femme.